



Père
Jean-Philippe

QUE CELUI
QUI N'A JAMAIS
PÉCHÉ...

Prêtre auprès des toxicomanes,
des prisonniers, des SDF, des prostituées

SALVATOR

Père Jean-Philippe

QUE CELUI QUI N'A JAMAIS PÉCHÉ...

Aumônier de la maison d'arrêt de Nanterre le jour, « confesseur » de prostituées la nuit, le père Jean-Philippe consacre sa vie aux parias de la société. Au bois de Boulogne, son camping-car veut être un havre de paix et d'accueil pour les travestis de la nuit.

Enfant martyrisé et délinquant précoce, Jean-Philippe Chauveau devrait actuellement être sous les verrous; pourtant, aujourd'hui, c'est lui qui accompagne les personnes incarcérées, prostituées, droguées...

Ce résilient converti au Christ affirme qu'un regard de bonté peut sauver une vie. La sienne en apporte la preuve.

**« Cette histoire prouve que rien n'est jamais perdu.
Le salut est toujours possible. »**

BERNARD PIVOT, *Le Journal du Dimanche*

«Un livre étonnant, voire édifiant.»

MARIE-PIERRE PLANCHON, *France Inter*

« Ce livre unique révèle un grand témoin de la foi. »

MARIE-LUCILE KUBACKI, *La Vie*

Le père Jean-Philippe est un religieux de la communauté Saint-Jean.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

première fois, à l'âge de 9 ans, le désir d'être prêtre. Je n'en reviens pas : Dieu écrit vraiment droit avec les lignes courbes de nos vies, et il peut tirer la clarté de l'obscurité. À vrai dire, ce désir d'être prêtre est né d'un souhait très prosaïque : l'aumônier de l'école allait à la chasse, et je rêvais d'y aller aussi. Je me suis juré de devenir prêtre un jour pour aller à mon tour à la chasse. J'ignorais à l'époque ce que Jésus avait dit à l'apôtre Pierre, pêcheur du Lac de Tibériade : « Ce sont des hommes désormais que tu pêcheras. » Moi, c'est comme si Jésus me disait : « Ce sont des pauvres et des blessés de la vie que tu chasseras, en mon nom et pour ma gloire. » Aucune prière ne se perd.

Mon intelligence paralysée

Ce qui me surprend aussi, c'est qu'il y ait encore des chrétiens avec l'éducation sans amour qu'une caricature de religion a prodiguée pendant des années. Je me souviens de la mort du pape Jean XXIII. Non pas que cela m'ait ému – je n'en avais rien à cirer de la papauté et tout ce tintouin –, mais on nous a ordonné de nous agenouiller et de prier pour le défunt pontife. Le prêtre avait mis son poste de radio sur le bord d'une fenêtre et l'on suivait la cérémonie en faisant semblant de marmonner nos *Ave Maria*. Ou comment apprendre à être hypocrite, à poser des actes et des gestes qui ne correspondent aucunement à ce qu'il y a dans le cœur. Dans la Bible, je découvrirais plus tard cette phrase : « Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi. » Pendant qu'on m'obligeait à remuer les lèvres en un simulacre de prière, peut-être Dieu était-il tout proche de moi ?

C'est fou le nombre de gens qui n'ont pas grandi dans l'amour. Cette privation m'en rend proche. La journée ordinaire

s'ouvrait sur un temps de prière obligatoire, puis l'école commençait. Moi j'étais chargé, au fond de la classe, de surveiller la température du radiateur. C'est tout ce que j'étais capable de faire : de ce que j'entendais, rien ne voulait me pénétrer. Le refrain trop souvent seriné « tu es un bon à rien » avait fini par produire ce qu'il signifiait. La peur d'être puni m'avait stérilisé le ciboulot : mon intelligence était paralysée.

C'est dans cette pension que j'ai commencé à mentir. Pour me protéger. La peur menait la danse de nos journées, elle était la compagne de nos vies. Ce n'est pas la connerie elle-même que nous craignons, mais d'être pris sur le fait. Un jour j'avais glissé une grosse mine de crayon dans l'oreille d'un copain, pour l'embêter ; pas de pot, elle s'est cassée dans le conduit auditif. Saisi de panique, je tremblais tellement que je ne parvenais pas à la retirer. Ce n'est pas la compassion pour mon copain qui me poussait à une telle sollicitude mais la terreur d'être puni. Non que les punitions – se mettre à genoux sur une règle, se faire taper sur les doigts, les fessées ordinaires, etc. – soient terribles en soi, mais elles étaient administrées méchamment. Les adultes étaient des gens vicelards qui inspiraient la peur. Aujourd'hui encore, je dois me battre contre ce réflexe de méfiance qui s'est développé durant ces années d'enfance : un adulte est obligatoirement mauvais, surtout s'il paraît gentil – c'est qu'il joue la comédie pour mieux t'avoir.

Un coin de ciel dans un coin de jardin

Pour éviter que le tableau ne soit totalement noir, je dois préciser qu'outre les jeux de ballon qui étaient mon défouloir préféré, la direction nous avait octroyé un petit bout de jardin à chacun. Nous pouvions le cultiver à notre guise. C'était pour moi une respiration bienfaisante : j'allais bêcher mon lopin,

j'observais les pousses, éliminais les herbes, etc. Pendant ce temps, pas de mauvaises pensées ni de rabâchage amer. Tête en friche, sans doute, mais délivrée de ses appréhensions. Je me coulais joyeusement dans le grand rythme de la nature au fil des différentes saisons. Une naturothérapie que nous adapterions plus tard aux toxicomanes avec succès. L'émerveillement devant la nature permet de sortir de soi et des obsessions. Nous avons également des cours de couture pour apprendre à épingler un bouton et reprendre un ourlet ; cela m'embêtait plutôt, ces « trucs de fille », mais je ne le regrette pas. Aujourd'hui, c'est moi qui apprends à coudre à mes copines !

Mais la principale souffrance de ces années-là – je n'ai jamais voulu me l'avouer parce que cela faisait vraiment mal – était, je crois, la désunion de notre fratrie. L'union fait la force, mais la désunion est une malédiction : l'éclatement entraîne la vulnérabilité. Quand j'éprouvais des difficultés ou lorsqu'un coup de cafard monstre m'assaillait, je ne cherchais jamais secours auprès de mes frères ou de ma sœur – ni eux, auprès de moi. C'était chacun pour soi. Être ensemble ne nous a nullement aidés. Nous n'avons jamais été unis, je le regrette vivement aujourd'hui, et personne ne nous a poussés à être plus proches. Peut-être parce que nos parents ne l'étaient pas ? Chacun son pétrin, le cœur verrouillé sur son propre malheur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand les flics m'ont demandé pourquoi j'avais fugué, j'ai été incapable de leur répondre. Ce n'était pas réfléchi : une sorte de fuite inconsciente, de protection. Je ne suis pas parti très loin. Je n'arrivais pas à m'éloigner, je n'avais que 12 ans. Pour manger, j'allais dans les boulangeries du quartier en disant de mettre la note sur le compte familial. Une boulangère a trouvé ça bizarre car d'habitude je payais tout de suite le pain, mais elle m'a quand même servi. J'avais une bonne bouille toute ronde avec des grands yeux noirs en soucoupe. Pour dormir, j'ai cherché une cache sur un chantier mais un ouvrier m'a chassé. Je suis parti en courant. Et les flics m'ont retrouvé. Le voisinage a dû les alerter que je traînais depuis un bout de temps dans le coin. Ils ont été très sympas : « N'aie pas peur. Tu habites où ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Je leur ai expliqué en pleurant que je ne voulais pas retourner à la maison, que mes parents me frappaient, que j'allais me réfugier sur le balcon pour échapper aux coups de ma belle-mère. Un inspecteur en civil m'a quand même ramené chez moi. Mon père n'a pas osé me cogner devant lui. Je voyais bien qu'il était très en colère mais il s'est tenu à carreau. Ce soir-là j'ai mangé et je suis vite allé me coucher.

Deuxième fugue, quelques mois plus tard. C'est un voisin antiquaire, alerté par mes parents, qui m'a retrouvé en tournant dans le quartier avec sa camionnette. Je ne l'ai pas vu venir, il m'a surpris par-derrière : « Philippe, c'est moi, n'aie pas peur. Ne t'enfuis pas. Viens avec moi. Si tu veux, tu dormiras à la maison. » Il était très gentil, très tendre avec ses enfants et parfois m'invitait à jouer avec eux. Je l'aimais bien, non parce qu'il me donnait des friandises mais parce qu'il rayonnait d'une réelle bienveillance, ce qui était rare dans mon quotidien. « Tu vas aller chez moi, et moi, je vais aller voir tes parents pour que ça se passe bien. » C'est vrai, il a réussi à les calmer. J'ai pu échapper aux torgnolles en rentrant à la maison.

Violé

J'avais été trahi par mes parents mais je conservais un caractère à donner ma confiance. Il y avait, près de chez nous, un dépôt SNCF où un ouvrier montait les voitures sur les wagons. On aimait bien l'observer. Il était gentil. Un jour il m'a proposé de l'accompagner chez lui. Moi, j'étais toujours partant pour me balader. Une fois arrivés dans sa chambre, il m'a donné un bonbon, m'a couché sur le lit, et il m'a violé. Moi je trouvais ça bizarre, je ne comprenais pas du tout ce qui se passait. À tel point que je suis revenu le voir, le lendemain, avec mon copain. Il nous a virés violemment, soutenant qu'on avait fait des conneries et qu'il ne voulait plus entendre parler de nous. On n'a pas compris ce changement subit d'attitude. Sur le coup, c'est cette trahison-là qui m'a le plus blessé, pas le viol. J'en étais convaincu désormais : les adultes n'étaient ni bons ni fidèles, ce n'étaient que des méchants hypocrites qui ne donnaient de l'affection que par intérêt.

Trente ans plus tard, mon corps était toujours marqué par ce viol. J'ai pu mettre des mots sur cet acte en entendant une émission sur le sujet à la radio. Cela m'a révolté sur le moment qu'on puisse abuser de la confiance d'un enfant. Puis, avec le temps, je crois lui avoir pardonné. Mais le pardon du cœur ne restaure pas la blessure du corps. C'est un docteur qui, en m'auscultant, m'a demandé ce qui m'était arrivé à 12 ans. Il m'a alors affirmé que ce n'est pas parce que j'avais pardonné que ma chair ne s'en souvenait pas : elle portait effectivement les stigmates du traumatisme. Depuis cette consultation, j'ai pu évoquer cet événement. Avant, cela m'était impossible.

À partir de ce moment-là, mon comportement s'est encore plus dégradé.

Quand tu ne peux plus faire confiance à personne, tu n'as

nulle part où aller, nul endroit où être bien. Tu es constamment dans l'angoisse, la peur, la perturbation, la dépression.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le soir, mon père était vissé devant la télé. Je n'avais aucune envie de rester chez nous. Je passais donc mes soirées dehors, en bas de l'immeuble avec mes copains. J'avais une bande mais surtout deux acolytes avec qui on faisait les quatre cents coups. L'un d'eux était un beau gosse, pourri gâté, fils unique d'une maman gentille qu'il frappait. Il avait du succès auprès des filles. Une de nos copines, vendeuse à la boulangerie, était amoureuse de lui. Elle ne nous refusait jamais des gâteaux et des bonbons quand la patronne faisait sa sieste.

Sur les terrains de sport de la cité, on gueulait comme des putois. Les gens appelaient les flics. Je n'ai jamais vu des policiers aussi sympas ! Ils nous demandaient de mettre une sourdine, nous expliquaient qu'on empêchait des gens malades de dormir et des personnes fatiguées de se reposer, nous faisaient même parfois monter dans leur camionnette pour nous offrir un soda ! Pourquoi irais-je casser la gueule des flics ?

La fierté du certif'

J'ai voulu faire mentir mon père et lui montrer que je n'étais pas un imbécile. J'ai voulu déjouer son pronostic fataliste – « tu ne feras jamais rien de ta vie » –, cette parole de malédiction qui me plombe encore aujourd'hui, qui me colle à la psychologie comme le sparadrap du capitaine Haddock. J'ai entraîné des copains à des cours du soir pour décrocher le certificat d'étude. Et je l'ai eu, mon certif'. Avec une fierté dont je garde quelques rougeurs tellement elle fut intense.

Il y avait deux bandes à La Garenne-Colombes : celle du nord et celle du sud. Les « bourges » et les « prolos ». Les premiers n'étaient pas des vrais durs ; les seconds commençaient à l'être. Avec les copains de ma bande des pauvres, on profitait d'une salle que le curé de la paroisse nous prêtait gentiment, jusqu'au

jour où il nous a virés parce qu'on lui a piqué de l'argent. On a identifié le voleur, et on l'a tabassé. À cause de cette injustice, on s'est retrouvés à la rue. Pour manifester notre colère de n'avoir nulle part où aller, on sautait à pieds joints sur les voitures et on cassait les pare-brises. Jusqu'à ce qu'on trouve un autre « chez-nous » : un préfabriqué prêté par la mairie de La Garenne pour les jeunes du quartier. On pouvait mettre de la musique et jouer au baby-foot. Ce n'est pas resté longtemps notre repaire : il y avait trop de bagarres, la municipalité l'a fermé. On s'est donc déplacés au café arabe, pas loin. Mais la « Bande des quatre chemins » nous a repérés et ils sont venus nous provoquer. C'étaient des teigneux, des dangereux – j'ai pris un coup de cutter dans la jambe. On évitait de se battre avec eux car ils y allaient à coups de chaînes et de couteaux. Même les flics ne les approchaient pas.

Camps de vacances

La municipalité organisait aussi des camps mixtes pour les ados. On allait en vacances à Houlgate, en Normandie. Comme dans les colonies SNCF de mon enfance, on dormait sous des grandes tentes militaires avec des lits individuels et des petites tables de nuits. J'étais tellement habitué à dormir avec mon frère qu'une nuit, après un passage aux toilettes, je me suis recouché dans le lit de Gérard :

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Oui, t'as raison, qu'est-ce que je fous là ?

Je suis retourné dans mon lit.

Là, j'ai commencé à draguer. Il y avait une sorte de bar où l'on pouvait danser. On mettait des rocks et des slows. Avec mes cheveux courts, je ne me trouvais pas très glamour mais mon père nous interdisait de les laisser pousser. C'est la première

fois que j'ai embrassé une fille. J'avais 14 ou 15 ans. On s'était donné rendez-vous le lendemain matin. Je l'ai attendue, attendue... et je l'ai vue arriver avec un autre garçon. Trahison. J'étais blessé et furieux.

Certains copains commençaient à coucher avec des filles, mais ça ne m'intéressait pas d'aller au-delà du baiser. Ce que je cherchais avec une fille, c'était la relation et l'affection.

Je n'aimais pas la castagne parce que j'avais peur d'avoir mal. Je m'étais pris assez de coups chez moi pour ne pas aller en chercher dans la rue. Je me débinais donc assez souvent lorsqu'on affrontait d'autres bandes, notamment ceux de Courbevoie quand ils venaient nous narguer sur notre territoire.

Une fois, on a voulu leur rendre la monnaie de leur pièce et on est allés les défier chez eux. Mais je n'ai pas voulu me battre. J'ai dit à mes potes : « Allez les gars, on leur a montré qu'on n'avait pas peur, qu'on osait venir les narguer, maintenant on s'en va. » On est passés pour des lâches. Mes copains m'en ont voulu ; je ne suis pas parvenu à leur expliquer que j'en avais assez de la baston, et que cela ne menait à rien si ce n'est à une escalade dangereuse. À ce moment est arrivé dans la bande un type qui faisait de la boxe. Il n'était pas plus grand que moi, un peu rondouillard, il n'avait absolument pas la tête de l'emploi mais il cognait avec une efficacité redoutable. Une fois, un type nous a provoqués dans la rue ; le boxeur lui a décroché une droite sans qu'il ait eu le temps de la voir venir, et lui a déchiré la joue car il avait coincé une clef dans son poing.

Un jour, au bar, alors que je dégustais une Pelforth Picon – un mélange qui tourne bien la tête –, un type est arrivé, seul. Une armoire à glace. Je ne sais pas pourquoi, il m'a pris en sympathie. Dès qu'il y avait une bagarre, il me protégeait. J'en profitais, je me mettais derrière lui et je provoquais les autres. À un match de foot, sept mecs sont venus nous chercher des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6

Le catho de chez Peugeot

*« Le plus grand miracle, c'est peut-être
donner la joie à un être qui a de la peine.
C'est le seul miracle que Dieu attende de
nous :*

la diffusion de la joie... »

Maurice Zundel

*« C'est par les pauvres qu'on évangélise les
pauvres. »*

Saint Vincent de Paul

J'étais spécialisé chez Peugeot dans l'étanchéité et les bruits de carrosserie. Je travaillais avec un type d'une quarantaine d'années, Fernand, un Normand d'origine et de caractère, enrobé sans être gros, sympathique, attentif. Il m'a tout appris et beaucoup aidé. Toujours très patient et bienveillant, il s'intéressait à ma vie. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de sollicitude gratuite : je restais méfiant, à distance. J'avais toujours peur de me faire avoir. J'étais à la fois renfermé à cause de mon manque de confiance, et joyeux grâce à mon tempérament. J'aimais faire des farces aux collègues, mais sans aller plus loin dans la relation que le copinage.

De temps en temps, Fernand me faisait une petite « sortie » sur Jésus. Moi : « Me prends pas la tête avec ça, Fernand, on m'en a assez dégouté ! » Pourtant la délicatesse de cet homme

me touchait. Par exemple, le midi, quand je n'avais plus d'argent pour payer la cantine, je choisissais ce qui était gratuit : le pain et la soupe. Et je n'osais pas me resservir. Au lieu d'un « Tu veux que je t'aide ? » qui aurait blessé ma fierté, Fernand me confiait de temps en temps : « J'aimerais t'inviter à déjeuner, ça me ferait plaisir. » C'est le premier vrai chrétien que je rencontrais.

Il savait que j'étais pauvre et que je dormais par terre. Un jour, il me dit : « Tiens, j'ai des amis qui veulent se débarrasser d'un matelas, cela t'intéresserait ? Si tu veux, on ira le chercher ensemble. » Il avait préparé son coup : on a récupéré l'objet, on l'a monté ensemble à l'appart' et j'ai pu enfin dormir convenablement grâce à Fernand. Mon père m'en avait bien proposé un mais il voulait me le vendre...

Les autres ouvriers chicanaient souvent Fernand à cause de sa foi. Il faut dire qu'il ne la mettait pas sous le capot ni dans sa poche. Paradoxalement, c'est lui qu'ils venaient consulter lorsqu'ils étaient dans la mouise. Parce qu'il avait une oreille attentive, de bons conseils et qu'il ne les rembarrait pas malgré leurs piques.

Drogue et gros dégâts

Petit à petit, Fernand est devenu mon confident. Je lui racontais mes sorties en boîte de nuit, les copines, ma bande de copains. On buvait moins qu'aujourd'hui, en boîte, mais on commençait à nous proposer du cannabis. J'ai dit un jour à Fernand :

— Un copain a acheté une barrette de shit ; samedi soir, on va se faire une fête et on va essayer.

— Mais t'es toujours joyeux, t'as pas besoin de ça pour t'amuser, toi ! m'a-t-il répondu, tranquillement. Et si tu

commences, tu vas aller jusqu'où ?

Il a trouvé les bons mots ; j'ai eu le courage de dire aux amis que je ne viendrais pas :

— Mais pourquoi, m'ont-ils demandé en chœur, c'est seulement pour s'amuser !

— C'est simple, je ne veux pas toucher à la drogue.

Ils se sont foutus de moi mais j'ai tenu bon. Et Fernand m'a proposé une soirée de substitution : un ciné et un dîner chez lui, avec des amis. Je ne le remercierai jamais assez. Sans son avertissement extrêmement respectueux, ma vie aurait peut-être basculé.

Sur le coup, ne pas me rendre à cette soirée-shit et décevoir les copains m'avaient coûté. C'est peut-être ça, le courage ? La suite a confirmé le bien-fondé de mon choix. En un an la bande a explosé en vol à cause de cette saloperie. Mes potes n'étaient plus eux-mêmes ; ils planaient, « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... » J'avais deux copines avec qui on était complices, sans idées derrière la tête. On dormait ensemble de temps en temps, sans faire l'amour puisqu'il n'y avait pas d'amour. Seulement de l'affection. Je ne voulais pas qu'on se fasse du mal. Or j'ai vu la drogue les détruire. Elles laissaient les mecs leur monter dessus, profiter de leur corps, puis les abandonner comme des vieilles chaussettes. Alors elles pleuraient, buvaient pour oublier, enchaînaient les pétards pour se consoler. Ça ne pouvait pas bien finir.

Un peu plus tard, j'ai revu l'une de ces filles. Elle était devenue un cadavre ambulante qui avait perdu ses rondeurs, sa grâce, une certaine innocence, son humour, sa présence. Oui, j'avais vraiment l'impression qu'elle était là physiquement, avec son corps, mais que son esprit était ailleurs. On n'avait plus rien à se dire. Je l'ai interrogée sur une amie commune :

— Et Annie, comment va-t-elle ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne : ce même regard que j’essaie de porter aujourd’hui, grâce à ma foi, sur les personnes blessées. Et j’ai vu à quel point elle était paumée. Je l’étais encore aussi à l’époque mais j’ai compris dans ce regard qu’elle cherchait avant tout, désespérément, en passant dans tous ces bras, un peu d’amour. Ce qu’elle ne trouvait pas, bien sûr, puisque les gars de la caserne n’éprouvaient aucun respect pour cette fille facile. Elle ne les intéressait que parce qu’ils pouvaient tirer leur coup sans ouvrir leur porte-monnaie. Elle n’était qu’un simple objet de jouissance qu’on jetait après usage comme un préservatif. Son regard, si perdu et si vide, m’avait percé l’âme. Il en annonçait bien d’autres.

Aventure décevante

Je n’étais pas encore au clair avec mon affectivité et ma sexualité. Je me posais beaucoup de questions. Je voulais croire au grand amour sans mettre le mot « amour » dessus et sans me permettre d’y croire vraiment. À cause de ce que disait mon père des femmes : « Toutes des putes ! » Mais comment ça se passait quand on faisait l’amour ? Je voulais le savoir et ne le savais toujours pas. C’était incroyable : j’avais eu des dizaines de filles dans mon lit et j’étais encore chaste !

En mission à Poitiers pour conduire des camions, je pouvais sortir le soir à volonté. J’ai dragué une fille dans un café, avec mes copains, et finalement on a fini par faire crac-crac dans la salle d’attente de la SNCF, sur des sièges que l’on pouvait disposer en couchettes. J’étais déçu, c’était minable. J’étais minable : cette fille était gentille, paumée, et j’étais en train de lui mentir en prenant mon plaisir dans son corps. Elle ne me regardait pas dans les yeux. On avait frotté nos épidermes, on s’était pénétrés, mais finalement il ne s’était rien passé entre

nous : il y avait eu relation sexuelle mais pas échange d'amour. Je suis reparti honteux même si j'ai paradé devant les copains : « Alors tu l'as emballée ? C'était comment ? — Ah, les mecs, j'ai sorti le grand jeu ! » Nul.

Cette expérience n'a pas été inutile. Quelque chose était né en moi – un désir de vérité et d'exigence dans l'échange – qui m'empêcherait désormais d'avoir des relations ne menant nulle part, abîmant les filles et me salissant par là même. Les relations sans issue, je le savais dorénavant, ne créaient qu'un vide au cœur. C'était un cercle vicieux : on essayait de combler cette faille par d'autres relations sexuelles qui ne faisaient que le creuser, et l'aggraver. Mais ce vide douloureux était la marque que nous étions faits pour un grand amour. Qui allait pouvoir y répondre, qui allait pouvoir enfin me combler ?

La retraite du Larzac

Au régiment, il y avait un chrétien qui, comme Fernand, ne mettait pas le mouchoir de sa foi dans sa poche. Et comme Fernand, il paraissait heureux. Il avait monté un groupe de prière auquel je me rendais toutes les semaines. On priait et on échangeait autour d'un passage de la Bible. J'étais souvent interloqué car je n'avais pas l'habitude de réfléchir ainsi, de parler de ces choses-là. Puis certaines expressions étaient pour moi hermétiques. J'avais par exemple été très surpris en entendant lire le texte de l'apparition de Dieu sur le mont Horeb. Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis. » Je songeais : « Qu'est-ce qu'il raconte : il marche derrière et suit celui qui suit ? »

J'ai commencé aussi à aller à la messe. Je ne savais absolument pas ce que cette célébration signifiait, comment elle s'articulait. Je n'avais aucune conscience de la richesse de ses

textes, de ses symboles, et de la densité cosmique de ce qu'est le Sacrifice non-sanglant du Christ et le banquet de sa Parole et de son Corps. Mais j'y allais, pendant la permission du soir, mystérieusement attiré par quelque chose de très grand qui se déroulait à travers quelque chose de très simple. On avait quartier libre jusqu'à 21 heures ou 22 heures. Mais à La Rochelle, il n'y a rien à faire en dehors de la période estivale, si ce n'est draguer et picoler. C'est pendant ces soirées vides que j'ai pris ma plus grosse cuite. Mes copains me faisaient tchatcher et remplissaient mon verre sans que je m'en rende compte. « Mais, j'ai déjà bu mon verre, disais-je, comment se fait-il qu'il soit à nouveau plein ? » C'est moi qui suis revenu plein, complètement bourré. Et j'ai dégueulé partout. C'était quand même plus constructif de prier que de se pinter. Aussi ai-je préféré l'eucharistie au pastis.

Je suis parti deux mois dans le Larzac comme chauffeur de camion pour transbahuter des jeunes polytechniciens en manœuvres. On les déposait le matin et on les cueillait le soir pour les ramener au bercail. Entre les deux, rien à faire, libre comme l'air. Seule distraction : le sandwich du déjeuner. J'ai eu tout le temps de réfléchir, de prier, de m'interroger : être chrétien, c'est quoi au juste ? Quel est le sens de la vie ? Seulement métro, boulot, dodo, ou autre chose est-il envisageable ? Peut-on être libre ou est-on conditionné par ses instincts, ses blessures ? Je ne suis pas heureux, pourquoi ? J'écrivais mes questionnements à Fernand. Il m'a suggéré de prendre une semaine de permission pour aller à Châteauneuf-de-Galaure. La retraite du Larzac m'a amené à une autre retraite.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ombres et lumière (sa devise : « Il vaut mieux allumer une lampe que de maudire l'obscurité »), que j'ai progressivement mis des mots sur mes maux. Ceux que je cachais derrière une cérébralisation distanciée. Les personnes handicapées se contrefichent du QI et des grands discours. Dans le fond, elles posent de manière plus évidente et tangible la question éternelle qui gît dans le cœur de chacun : « Est-ce que tu m'aimes ? » Et elles attendent une réponse.

Bref, il a fallu que je me débarrasse de mes « grilles de lecture » intellectuelles, de mes sécurités, afin de commencer à aimer en vérité, à écouter sans juger. Toute mon enfance me disait qu'aimer, c'était dominer, écraser, profiter. Je découvrais le contraire. Aimer, c'était être vulnérable.

Alors seulement je suis devenu éducateur. Car l'éducateur, pour faire grandir l'autre, doit canaliser son affectif. Être exigeant d'abord vis-à-vis de lui-même afin de pouvoir l'être d'autrui. Et puis accepter que l'autre soit l'autre. Par exemple, je crevais d'envie d'aider Jacques quand il faisait le repas pour que ça aille plus vite – j'ai compris qu'il rentrait tard au foyer parce qu'il avait peur de faire la cuisine : c'était trop dur pour lui. Il savait qu'on attendait un résultat et cela le paralysait. Il m'a fallu accepter qu'il prenne son temps ; j'ai appris à lui offrir la possibilité de m'enrichir en le laissant me donner ce qu'il était. Être pauvre face à lui pour recevoir de lui. L'Arche, c'est ça.

La philo m'enseignait la richesse (parfois complexe) de la personne ; la foi m'assurait que chaque être est unique et infiniment aimé de Dieu ; l'Arche m'ouvrait le cœur et m'invitait à rencontrer l'autre en vérité, sans peur, dans un respect profond.

Jamais sans mes « filles »

J'étais heureux. Enfin heureux. Pas par mes propres mérites

et vertus, mais grâce à trois piliers : l'amitié de Marie-Françoise et Chantal ; l'affectivité généreuse des personnes handicapées avec qui nous vivions et que je goûtais après des mois d'une acclimatation douloureuse quoique fertile ; enfin, l'écoute patiente de Marie-Hélène Mathieu à qui j'allais régulièrement confier mes difficultés.

Je priais de plus en plus. Une phrase de Jean Vanier m'avait marqué, tirée de son livre *La communauté, lieu du pardon et de la fête* : « L'important est de grandir en sagesse dans la vie en communauté et de ne jamais se cacher derrière des clichés et des règlements. Et cette croissance signifie toujours une écoute plus attentive, une écoute de Dieu autant que des personnes et des communautés, pour discerner comment celles-ci grandissent, à travers les crises et les tensions, comment elles portent du fruit et deviennent source de vie¹. » J'essayais donc d'écouter Dieu de plus en plus : n'est-ce pas cela la prière ? Je passais à l'église de Clamart avant de me rendre au foyer, et j'y demeurais un quart d'heure en silence, devant le tabernacle. Je demandais à mon ange gardien – dont j'avais découvert l'existence à Châteauneuf – de me réveiller toutes les nuits : je me mettais à genoux au pied de mon lit, je récitais la prière de Charles de Foucauld (« Mon Père, je me remets entre vos mains, je m'abandonne à vous, je me confie à vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; quoi que vous fassiez de moi, je vous remercie... ») et je me rendormais comme un bienheureux.

Ma première convertie

Marie-Françoise m'impressionnait depuis le début car elle se levait plus tôt le matin pour lire la Bible. On avait ensemble de longues discussions à table sur la Vierge Marie, le pape, la confession... Je défendais mordicus ces « trois blancheurs » très

catholiques devant mes deux amies protestantes. Je les défendais avec la naïveté émerveillée de celui qui vient de découvrir un trésor et qui veut le partager.

J'ai d'ailleurs emmené Marie-Françoise écouter des conférences du père de Monteynard, le prêtre qui m'avait fait connaître et aimer la Vierge Marie lors d'une retraite à Châteauneuf-de-Galaure. J'essayais d'argumenter avec finesse : « Pour les catholiques, rassure-toi, c'est bien Jésus qui nous sauve et pas Marie ! La Vierge est seulement – si j'ose dire – celle que Dieu a choisie comme Mère du sauveur, afin de nous la donner également comme mère. Cela lui confère une place très spéciale comme médiatrice du salut. » Marie-Françoise a d'abord été irritée, puis intriguée, enfin séduite – et elle a fini par signer le formulaire de renonciation au protestantisme lors d'une retraite suivie ensemble à Châteauneuf-de-Galaure. Alléluia ! Marie-Françoise était désormais catholique, je n'étais pas peu fier d'y être pour quelque chose, aux côtés de l'Esprit saint, bien sûr. À propos, pour être franc dans cette confession, une autre chose flattait mon ego : l'admiration que je suscitais lorsque je confiais que j'habitais avec des personnes handicapées. Je me valorisais sans m'en rendre compte – l'orgueil s'insinue partout, même dans la prestation en apparence la plus humble. C'était la première fois, dans le fond, que j'avais une raison d'être admiré, d'être regardé autrement que comme un raté, un nul, un fauteur de troubles. Cette petite gloire compensait l'absence de reconnaissance de mes parents. Le petit coq en moi chantait pour la première fois : cocorico l'ego !

1. Jean Vanier, *La communauté, lieu du pardon et de la fête*, Fleurus/Bellarmin, Paris, 1998.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fribourg pour réparer mon pot d'échappement. À des gens que je ne connaissais pas. Humiliant.

Un intrus parmi les gens « comme il faut »

Ville étudiante et ravissante, jeune et fleurie – *ach*, Fribourg mon amour. Les cours du père Marie-Do me comblaient. Un groupe de cinq étudiants m'a accueilli très amicalement – certains allaient même me faire visiter la Suisse un peu plus tard. Ils aimaient tous la Sainte Vierge, ce qui était mon critère de sélection. Tout paraissait bien parti. Seul hiatus qui se révélait au fil des jours : le contraste social.

Ils étaient presque tous de la « haute », se vouvoyaient, parlaient un langage châtié avec un vocabulaire précis – je ne pigeais pas tout de leurs propos. Moi, je jurais tous les trois mots, comme je respirais, sans même m'en rendre compte : l'argot était ma langue natale.

— Philippe, mon ami, il faut arrêter de parler comme un charretier, m'a soufflé un étudiant. Tu ne te rends pas compte ?

— Merci de me le rappeler, ai-je répondu, honteux.

Et vexé : c'était la première fois qu'on me disait que j'étais grossier. Mais comme ces jeunes étaient accueillants et pleins d'humour, j'ai avalé ma pilule amère en me promettant dorénavant de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de l'ouvrir. Je n'allais pas cracher dans la soupe : ils me prêtaient même de l'argent pour réparer mon pot d'échappement, avec une gentillesse qui me confondait.

— Vous n'êtes pas plus bête qu'un autre, vous y arriverez, m'assure le père Marie-Dominique Philippe à qui j'avoue comprendre seulement 50 % de ses cours – les 50 % restants, je les savoure comme une pâtisserie.

— Père, est-ce que je dois tout lâcher pour venir à Fribourg ?

— Ce n'est pas à moi de vous dire de venir, c'est à vous de mûrir ce choix et de décider en votre âme et conscience. Je sais seulement que vous êtes dans de bonnes mains : celles de la Sainte Vierge. Elle vous tient et vous emmènera où elle veut.

La Sainte Vierge était au cœur de ce groupe d'étudiants, et la reine du cœur de chacun. Ce fut la raison profonde de mon assentiment, outre le fait que ce prêtre ne faisait pas du recrutement et avait profondément respecté ma liberté. J'ai donc choisi en octobre 1976 – j'avais 26 ans – de rejoindre ce noyau étudiantin qui allait devenir la future communauté Saint-Jean, mais personne ne s'en doutait encore.

Un arrachement du cœur

Si la qualité d'un choix se mesure à l'arrachement qu'il entraîne, j'avais fait le bon choix. Ce n'était pas les collègues de Peugeot qu'il m'était douloureux de quitter, ni ma famille qui continuait à ne rien comprendre à mes orientations, mais Marie-Françoise. Ce fut dur pour elle comme pour moi. On s'est quittés à la gare en pleurant. J'ai seulement pu bégayer : « Je t'aime, Marie-Françoise, mais j'aime encore plus Jésus », puis j'ai filé dans les toilettes éponger mes larmes et m'enfermer – décidément, les WC devenaient pour moi un saint refuge ! Car, à cet instant, je n'avais qu'un désir : repartir avec elle. Il ne le fallait pas. J'ai tenu bon.

À Fribourg, j'ai adopté la vie du groupe : enseignements, temps de prière, partages communautaires, etc. Mais j'avais constamment le visage de Marie-Françoise sur mon écran intérieur, et des bouffées de larmes jaillissaient inopinément et transformaient mes cahiers de notes en marécages d'encre bleue et salée. À tel point que je suis allé m'en ouvrir au père Marie-Do :

— Tous les jours je pense à elle, ce n'est pas supportable !

— C'est normal. Chaque fois que vous pensez à elle, offrez cela et confiez-la à Jésus. Tu aimes et c'est beau, tu as un cœur qui est fait pour aimer et ce cœur tu l'offres à Jésus.

J'ai essayé d'appliquer la « recette », mais ce n'était pas magique. Et je devais accepter le fait que je l'aimais toujours, Marie-Françoise. On se téléphonait de temps en temps. Elle attendait que je revienne. Ce que j'ai fait pendant les vacances scolaires, en juillet et août, en reprenant un intérim chez Peugeot pour gagner un peu de sous.

Marie-Françoise m'a invité à passer un week-end en Ardèche avec deux garçons handicapés de l'Arc. Je suis descendu et l'ai retrouvée. Et là, gros coup de cafard : je l'aimais... mais je ne voulais pas abandonner Fribourg. Le combat était douloureux. Dans un moment de faiblesse, j'ai fait l'amour avec elle. Ce n'était pas ce que je voulais. Ce péché fut pour moi le signal impératif qu'il me fallait prendre de la distance et ne plus la voir. Je suis parti sans me retourner. Dur, dur.

La tentation de la valise

Le père Georges Finet évoquait souvent dans ses prédications « la concupiscence de la valise » : la tentation pour le retraitant, traversant une période de désert et de doutes, de faire sa valochette, de foutre le camp et de rentrer chez lui. Cette tentation, je l'éprouvais à Fribourg. Cet univers des études m'effrayait. J'avais le cafard. Je ne comprenais pas grand-chose. Un monde – un abîme culturel, social, intellectuel, familial... – me séparait des autres étudiants. Je n'avais aucune confiance en moi. Je la bouclais. J'étais seul. S'il n'y avait pas eu les cours du père Marie-Do, je serais reparti en courant.

Lorsque la tentation de la valise pointait son nez, je filais à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'avait pas abandonné, et j'étais sur la bonne voie à le chercher là.

Le plus dur pour moi était d'être enfermé dans un monastère à ciel ouvert, cloîtré sur une île de beauté. Impossible de sortir de l'enclave durant la journée car les flots de touristes se déversaient sans discontinuer : les Champs-Élysées, le 14 juillet, sont plus calmes que l'île Saint-Honorat l'été. Si les moines ont appris à tolérer les rugissements des scooters de mer et le brouhaha des estivants dont les bateaux se pressent, à touche-touche, entre les deux îles – si bien qu'on peut traverser cette Passe du Milieu à pied sec, dit-on, car le chapelet de voiliers forme une immense passerelle –, ils refusent la vague mortelle du tsunami touristique. Depuis une ordonnance de 1566, l'île est un domaine privé qui appartient au monastère. Domaine qui au cours de l'histoire fut menacé par les incursions des Maures, les attaques des Génois, les razzias des Espagnols, ou la confiscation des révolutionnaires... Mais aujourd'hui, le danger, ce sont les hordes du Royaume des loisirs. Pour limiter les flux migratoires – quatre-vingt mille visiteurs par an, dont cinq cents par jour en saison estivale –, les cisterciens ont même lancé leur propre compagnie de navigation, déniaut aux autres transbordeurs le droit d'accoster. Ce qui a fait scandale.

Récré du soir, espoir

C'est le soir, lorsque les foules ont regagné la côte scintillante, que les moines peuvent enfin sortir et se promener dans les senteurs exquises de pins, de lavande, de romarin. Trois quarts d'heure pour faire le tour de l'île en marchant lentement. Ils sont autorisés à prendre un bain par semaine, le soir, après les complies, dans cette mer échappée du paradis terrestre. Sauf qu'elle est bruyante, la mer, bruissant de rires et de cris car elle

porte les voix du monde. Entre les pêcheurs d'oursins et les plaisanciers amarrés, les couche-tôt – et lève-tôt – que nous sommes n'avons qu'une obsession, hurler : « Vos gueules, les mouettes, on veut dormir ! » Mais c'est nous qui la fermons, le drap de lit sur les oreilles.

L'une de mes joies, au crépuscule, était aussi de grimper les escaliers de pierre du monastère fortifié qui jouxte l'abbaye. Un donjon-citadelle immaculé, lapé par les flots turquoise, où les moines se réfugièrent de la fin du XIV^e siècle jusqu'à la Révolution. Du donjon haut de vingt-sept mètres, la vue s'étend jusqu'aux Alpes. L'œil balaie la mince langue de terre, longue d'un kilomètre et demi sur quatre cents mètres de large. L'insularité a ses grâces, mais aussi ses épreuves : une île, c'est minuscule. Pas d'échappatoire possible sur quarante hectares.

Ma vie en robe

C'est à Lérins que j'ai revêtu l'habit de la communauté Saint-Jean : une robe en jean gris. L'habit est signe du vœu de pauvreté ; et le scapulaire, l'« armure » de la Sainte Vierge, gardienne de la grâce de Jésus qui nous recouvre. « N'ayons pas peur de montrer, par ce signe extérieur, que nous donnons notre vie à Dieu. Le monde d'aujourd'hui en a besoin, et nous aussi », disait le père Marie-Do qui nous avait recommandé de ne pas choisir un habit immaculé comme les Dominicains ou les Prémontrés : « C'est bien trop salissant ! » Il pouvait atteindre des sommets intellectuels mais n'était pas pour autant déconnecté des réalités pratiques. C'est quand on est arrivés en Bourgogne après la Suisse qu'on nous a appelés affectueusement les « petits gris », à cause des escargots.

J'ai aussi reçu un nouveau prénom, signe d'une vie nouvelle qui commence. J'avais demandé à m'appeler Jean-Marie, comme

mon cher curé d'Ars, mais le prieur m'a mis un mot sur la porte : « Tu devrais choisir Jean-Philippe. » À vos ordres. J'ai choisi Jean-Philippe. Je ne le regrette pas.

Pas prêt ? Plonge quand même !

Mes blessures passées – le sentiment notamment d'avoir été trahi en permanence – me retenaient de donner ma confiance. J'ai donc eu grand mal à « ouvrir mon cœur », selon l'expression recommandée et l'exercice conseillé, aux maîtres des novices qui auscultaient nos âmes. J'ai eu du mal à me confier, à croire que mon interlocuteur ne voulait pas ma peau. Je ne faisais vraiment confiance qu'au père Marie-Do, comme un gamin abandonné et battu, recueilli par un vieux monsieur plein de bonté, dans les bras duquel il pouvait enfin pleurer. Le pauvre prieur pouvait toujours courir après mes confidences !

Mes peurs et réticences n'ont pas empêché les responsables de la communauté Saint-Jean de juger que j'étais prêt à recevoir les ordres – des ordres, j'en ai reçu pas mal, mais ici ce mot a une autre signification : il désigne les ordinations du diacre et du prêtre. Quand le prieur m'a annoncé les dates de ces échéances, j'ai subitement eu peur, très peur. Et j'ai répondu que je n'étais pas prêt. Cet homme habituellement doux m'a rétorqué avec une autorité ferme : « De toute façon, vous ne serez jamais prêt. » Il a usé quelques éternités de patience avec moi, le saint homme, et mérité une bonne place au paradis... L'engueulade a refermé ma coquille mais c'était bien ce que j'avais besoin d'entendre. Je ne serai jamais prêt – et qui le sera pour une telle mission ? – mais j'ai décidé de plonger. Avec la Vierge Marie, championne du saut à l'élastique, tout est possible. Et tu rebondis, grâce à elle, dans le cœur de Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parrainage des nouveaux venus par les plus anciens, etc. Celle-ci était très discutée par tout le milieu psy mais les résultats positifs du Patriarce plaidaient en sa faveur et lui attiraient des « clients ».

Quand ceux-ci arrivent – généralement placés par des familles au bord de la crise de nerf et du désespoir –, ils sont maigres (surtout les héroïnomanes), complètement repliés sur eux-mêmes, le regard hagard. Ils sont en manque, agressifs, violents. Un toxico s'est non seulement détruit lui-même, mais il a généralement aussi abîmé sa famille, trahi ses amis, volé tout le monde. Garçons et filles étaient capables de n'importe quel méfait – la prostitution, la délinquance, les vols à main armée et même le terrorisme – pour acheter leur came.

Certains planent tellement qu'ils sont au bord de la folie, incapables de rien ; d'autres sont devenus stériles, frigides. Déstructurés, à la limite du cas psy irréversible. Je me souviens d'une grande et belle fille dont la famille était richissime. À une soirée, elle avait absorbé des « cachetons » et, comme on disait à l'époque, « l'araignée était restée collée au plafond ». Son cerveau a été bousillé en quelques minutes. Elle marchait comme un zombie ; il fallait la doucher, l'habiller, lui donner la main. « À peine 1 % de chance de la tirer de là », m'avait dit le médecin.

Après la phase impitoyable du sevrage, les jeunes ressuscitaient. Ils retrouvaient le sourire et la joie de vivre, étaient heureux de travailler et d'en aider d'autres. Les garçons se moquaient férocement des filles qui reprenaient du poids car, durant les premiers mois, elles compensaient leur manque avec la nourriture.

Le risque de la confiance

Les toxicos t'obligent à être vrai et cohérent. Tu ne peux pas

dire que tu es catho et ne pas l'être. Ils n'hésitent pas à te dire les choses, sans prendre de pincettes. On m'avait confié une jeune fille qui venait d'une famille déglinguée et qui avait fait plusieurs tentatives de suicide. Je l'ai emmenée un jour à Toulouse où j'avais rendez-vous chez le dentiste et lui ai confié mon porte-monnaie, lui demandant de faire une course pour moi. Il y avait dedans quelques pièces, un ou deux billets. Je l'ai retrouvée après la consultation et elle m'a sorti tout à trac : « Père, vous êtes con ou quoi ? Vous m'avez confié votre porte-monnaie, mais il faut pas me faire confiance, moi. Je suis une toxico : j'aurais pu m'acheter une dose, et c'est un miracle que je ne l'ai pas fait ! » Elle s'est arrêtée un instant, puis a ajouté avec un sourire : « En même temps, je vous remercie de m'avoir fait confiance. Cela m'a fait du bien. J'en suis fière. »

Une autre fille, qui s'était prostituée à Toulouse, y était convoquée au tribunal après trois ans de sevrage. Comme elle nous annonçait qu'elle comptait revoir ses anciens copains, tout le monde a voulu l'en dissuader. Elle l'a quand même fait. Plus de nouvelles. On l'a retrouvée une semaine plus tard dans une poubelle avec une balle dans la tête. Ses maquereaux l'avaient tuée. Elle avait retrouvé la joie de vivre au Patriarce mais elle était restée fragile, trop fragile.

Ma mission : être là

Le sevrage était terriblement éprouvant pour eux et les gars du Patriarce n'y allaient pas avec le dos de la cuillère. N'étant pas toxicomane, je n'avais pas l'expérience nécessaire pour aider les jeunes dans ce passage très douloureux. Ma place était un peu délicate car je n'avais rien à faire de précis : être là, disponible, perdre du temps avec les « pensionnaires » pour les écouter. Je gardais mon rythme de prière en récitant les offices dans une

jolie chapelle au milieu du centre ; je l'avais aménagée en construisant moi-même un autel et en installant un tabernacle offert par un ami sculpteur. Durant mes temps libres, je poursuivais l'étude de la théologie et la philo. J'essayais d'être pour eux un réconfort, une écoute gratuite et confidentielle. Comme je ne faisais pas partie de l'encadrement, ils pouvaient « respirer » avec moi et se lâcher. Mais ça n'a pas été immédiat. Les premiers mois ont été très durs : ils se méfiaient de ce drôle de type avec une robe grise qui pouvait passer des heures, tout seul, à attendre des confidences qui ne venaient pas : nous n'étions pas du même monde et ne parlions pas la même langue.

Un jeune m'a accosté un jour pendant que je fumais ma clope et m'a dit : « Père, vous savez, on vous parle peu, mais quand vous êtes là, ça change beaucoup de choses. » Cela m'a réconforté et encouragé. C'est grâce à eux que j'ai appris « à être là », à les regarder, à être souriant, sans faire quoi que ce soit de précis. Et cela me sert aujourd'hui avec les gens de la rue et les prostituées. Pour un hyperactif comme moi, cette période a été une purification. J'ai appris que ne rien faire ne signifiait pas perdre son temps.

Ce sont les toxicomanes espagnols du Patriarche qui m'ont offert le surnom de « Padre » qui me suit encore aujourd'hui. Je mangeais avec eux, je travaillais avec eux, je regardais la télé et jouais avec eux. J'ai découvert petit à petit que beaucoup de jeunes avaient une culture chrétienne mais pas la foi. Surtout, la majorité avait une grande peur de la religion. Comme beaucoup arboraient un piercing à l'oreille avec une croix, je leur disais que moi aussi j'aimais Jésus, et je leur parlais de la Sainte Vierge : « Elle t'aime, Marie, crois-moi, elle t'aime. Oui, même avec toutes les conneries que tu as faites ! » Et je leur offrais une médaille miraculeuse bénie, qu'ils accrochaient à l'autre oreille : d'un côté, la croix de Jésus, de l'autre, la Sainte Vierge. Ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup appris sur la vie et la psychologie des toxicos.

L'heure du départ a sonné

Le climat se dégradait. Les responsables me faisaient de plus en plus sentir qu'ils ne me toléraient que parce que c'était le désir de Lucien. L'association tournait à la secte. Le chantage affectif s'intensifiait : « Toi aussi tu me laisseras tomber. » Je lui répondais que, effectivement, je m'en irais sans doute un jour. Je me sentais libre. Je sentais aussi qu'il était temps de passer à l'action. Un jour, je lui ai annoncé, en présence des responsables de la maison mère, que je partais fonder, avec des frères de ma communauté, une association qui reprendrait toutes les bonnes intuitions du Patriarche en y ajoutant une dimension spirituelle et en ne négligeant pas la formation intellectuelle. Mon projet de Saint-Jean Espérance était prêt. J'ai pris mes cliques, mes claques et mon clic-clac. Et je suis parti aussitôt me reposer dans un ermitage paumé. Avec eux, pas question de traîner. J'ai regretté de couper les ponts, mais il le fallait. Oui j'avais rencontré des types pourris et des filles caractérielles, mais aussi des jeunes extraordinaires et très attachants. Certains m'ont appelé quand ils ont quitté à leur tour le Patriarche.

La fin du Patriarche

L'association a fini par sombrer. Plusieurs filles se sont suicidées, traitées comme des moins que rien après être passées dans le lit du gourou. Lucien ne pouvait plus camoufler ces drames avec ses habituels « elle était toxico, on n'a rien pu faire pour la sauver ». Il avait savamment dispersé des comptes personnels à l'étranger et n'envisageait pas de partager le butin. Il a été poursuivi par la justice pour détournement de fonds et

abus sexuels, et condamné en 1998. Il a fui à Belize où il allait mourir en 2007 après neuf ans d'exil, à l'âge de 86 ans. Que Dieu ait pitié de son âme.

1. Charles Duchaussois, *Flash ou le grand voyage*, Fayard, Paris, 1971.

2. Lire à ce sujet le très instructif ouvrage d'Ambroise Pic, *Vivre heureux sans drogue*, Éditions des Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier, 2012. Ce frère de la communauté Saint-Jean est actuellement responsable pédagogique de l'association Saint-Jean Espérance.

Les galériens de Pellevoisin

« Aimez les jeunes et dites-leur que vous les aimez. »

Don Jean Bosco

« Il est plus facile de briser le noyau atomique qu'un préjugé. »

Albert Einstein

Quand la Sainte Vierge vous met une idée en tête, elle l'a aussi dans le cœur. Elle fait tout pour qu'elle se réalise. Je crois que Saint-Jean Espérance était dans son cœur. L'idée qui me trottait dans la tête était de mixer la règle de vie communautaire que j'avais apprise à Saint-Jean (rythme journalier scandé par les offices, les travaux, les fêtes, etc.) avec les bonnes idées du Patriarche. Si possible dans une maison au soleil car la chaleur attire les toxicos. Mais je n'avais pas un sou : avec cent balles, tu achètes quelques parpaings et c'est tout. J'ai donc commencé une neuvaine à la Fernand, que je suis allé achever rue du Bac afin de remettre le projet dans les mains de Marie. En sortant de la Chapelle Miraculeuse, j'ai eu la surprise d'apercevoir une jeune étudiante, membre d'un groupe à qui il m'arrivait de donner des cours de philo. Je lui ai expliqué le sens de ma démarche :

— Je connais une grande maison inoccupée, me dit-elle. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le Livre des Proverbes. Et c'est vrai : j'avais besoin de la prière et de la présence de mes frères pour cette mission usante, déstabilisante, qui rend très vulnérable. De plus, nous avons des tempéraments différents – je suis un fonceur avec un caractère de cochon –, sans parler de nos origines aussi contrastées que les taches d'une vache normande. On essayait tant bien que mal de vivre la charité fraternelle, avec beaucoup de pardon. Mes pauvres frères, je leur en ai fait baver. D'autant plus que j'ai du mal à croire en l'amour des autres pour moi. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis à cause de mes cassures intimes qui m'ont rendu imperméable aux déclarations d'affection : dites-moi que je suis important pour vous, je ne vous croirai pas. Je répétais donc souvent à mes frères : « Donnez-moi votre confiance, par pitié. Sans elle, je suis foutu, je ne peux plus avancer. »

Les conneries

Je l'avais appris grâce au père Gérard : « Quand il n'y a plus de bruit, sors vite de ton bureau. » L'expérience me l'a confirmé plus d'une fois : je retrouvais les garçons dans la chambre des filles, ou rôdant autour de la pharmacie, ou piquant dans les réserves de nourriture à la cuisine. Un des gars était tellement furieux que je le surprenne alors qu'il allait voler des médocs qu'il s'est placé au ras de mon nez, prêt à déclencher un coup de tête. J'ai prié mon ange gardien mais je n'ai pas lâché : « Tu peux me frapper, tu sais que tu es plus fort que moi. Mais je ne céderai pas. Si tu veux te défoncer, je te rends tes affaires et tu t'en vas, mais ici il n'en est pas question. »

Une fois par semaine, chacun défilait dans mon bureau pour faire le point. Ou à la mare aux canards. C'était un de mes tests préférés : dès son arrivée, j'emmenais le nouveau venu dans un coin du parc, près d'une mare colonisée par des familles de

canards. Il y avait souvent des colonies de petits canetons derrière maman cane. Je trouvais trop mignonnes ces petites boules de poils jaunes qui palmaient à la queue leu leu : je m'extasiais tandis que le jeune, égocentré, ne voyait rien. Mais deux mois plus tard, le même riait, pleurait, admirait les petits canards : délivré de son produit et de son obsession, il était capable de s'ouvrir sur le réel et de s'en émerveiller.

Autre test : la colère. Lorsqu'un toxico explose, c'est qu'il vit. Ils arrivent généralement amorphes, indifférents, apathiques. La colère se réveille au fil du sevrage : bonne nouvelle même si certaines crises ne sont pas faciles à gérer. Nous avons hébergé un garçon – mort depuis du sida – avec sa femme, également toxico, et leurs deux enfants. Ils squattaient une vieille berline abandonnée. Il était toujours triste. Un jour, il m'a hurlé qu'il en avait ras le bol que je sois toujours gai, il ne pouvait pas le supporter, etc. Je l'ai provoqué exprès pour qu'il sorte de lui :

— C'est bien fait pour ta gueule.

Et enfin il s'est mis en colère. Je lui ai fait remarquer.

— Et alors, j'ai bien le droit de me mettre en colère !

— Mais bien sûr que tu as le droit, c'est génial, ça prouve que tu réagis.

— Ah mais oui, c'est vrai, m'a-t-il répondu, ravi.

À l'hôpital, avant de mourir, il m'a demandé de lui chanter le *Salve Regina* que nous entonnions chaque soir dans la chapelle de Pellevoisin.

Le « recadrage » de mes frères

J'avais parfois l'impression d'être un funambule ivre. Rien de ce que j'avais pu vivre ne m'avait préparé à être responsable d'une structure, à exercer une autorité comme un service et non comme un pouvoir. Mes blessures affectives me disposaient à

privilegier certaines personnes. Mes freres m'ont par exemple recadre car j'avais developpe une relation trop exclusive avec Anne-Marie que j'aimais beaucoup. Ils ont eu raison : je n'avais rien vu. Assumer l'autorite non pour son interet ou sa propre jouissance – ce qui peut facilement survenir avec des personnes faibles ou dependantes – mais pour le bien de l'autre, cela prend du temps et demande de la force. Du conseil egalement : des personnes exterieures qui aident a discerner. Le pere Marie-Do m'etait d'un grand secours, tout comme un psychiatre et un educateur de rue, qui nous rendaient visite regulierement.

Après il faut pardonner, pardonner et encore pardonner. En n'oubliant jamais que le pardon est une décision d'ordre spirituel et que l'oubli est psychologique. Les deux ne vont pas toujours de pair. Il arrive que le pardon soit voulu, desire, donne, mais que la blessure de l'offense demeure.

Je n'ai pas fait une école spéciale de paternité et j'ai collectionné un certain nombre de gaffes. J'ai appris à me construire dans cette dimension paternelle à travers la responsabilité, l'amitié et l'exemplarité : à défaut d'être mon père de sang, le père Marie-Dominique m'a offert un magnifique chemin à imiter.

Le tamis de Socrate

J'ai été abondamment critique. Rien de plus normal quand on n'est pas parfait et qu'on exerce une responsabilité. Mais j'ai appris la différence entre la critique qui construit et celle qui détruit. Un jeune est venu me glisser à l'oreille :

— Ce garçon-là n'arrête pas de vous descendre et de se foutre de votre gueule.

— Merci, c'est gentil, mais qui t'a dit de m'en alerter ? lui ai-je répondu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Non, je pleure quand je m’endors.

— Pourquoi ? Tu es triste ?

— Non, j’ai faim.

Encore une claque : je n’avais pas réalisé qu’elle et sa famille ne mangeaient pas à leur faim, car ils ne se plaignaient jamais.

Quand Kadyatou a su que j’allais rentrer en France, elle est venue me dire au revoir. J’étais en train de vider ma chambre : j’avais un tas de babioles que ne je pouvais emporter. Je lui ai proposé de prendre ce qui l’intéressait. Elle m’a dit :

— Tu sais, Père, je t’aime beaucoup. Tu me fais un bébé et dans deux ans, tu viens le rechercher.

— Kadyatou, tu es gentille, mais nous les frères, on ne fait pas l’amour : on garde notre corps pour servir Jésus, lui ai-je répondu, un peu estomaqué.

C’était impossible pour elle de comprendre la chasteté. C’est d’ailleurs pour cette raison que nous avons renoncé à faire venir en Guinée nos sœurs contemplatives : la population ne pouvait pas comprendre que ces femmes ne soient pas mariées et n’aient pas de bébé.

La dignité des plus pauvres

Il y avait beaucoup de familles très pauvres que l’on cherchait à aider mais nous ne pouvions fournir du travail à tout le monde. On a proposé à certaines femmes de leur acheter un sac de riz, une cartouche de cigarettes, des boîtes d’allumettes, du piment, et de vendre ces denrées au marché. Elles nous remboursaient ensuite et gardaient le bénéfice. Ce microcrédit fonctionnait très bien. À la seule condition de ne prêter qu’aux femmes et surtout pas aux hommes. Lorsqu’on a commencé à apprendre à lire et à écrire aux femmes de la paroisse, ceux-ci étaient furieux. Car une femme qui sait lire devient autonome et n’est plus

dépendante de son mari. Quand les gens ne sont pas contents, ils ne viennent jamais te le dire directement mais tu finis toujours par l'apprendre. Sentant des réticences avec une femme du village, j'ai demandé un jour conseil à Kadyatou :

— Penses-tu que je peux lui en parler directement et qu'elle saura rester discrète ?

— Père, vous vous mettez au milieu de la cour et vous criez ce que vous voulez lui dire, ce sera exactement pareil : tout le monde sera au courant.

Kadyatou était de bon conseil...

On était très gâtés par rapport aux villageois qui nous entouraient et dont certains souffraient vraiment de la misère. D'une part, on nous envoyait, de France, du chocolat « Côte d'or » – on avait beau placer la précieuse tablette dans le frigo, elle était mystérieusement entamée quelques heures plus tard... –, du fromage et du vin rouge : le festin ! D'autre part, nous nous arrêtions chez des amis à Conakry lorsque nous allions chercher notre courrier à l'évêché une fois par semaine, pour une étape délice : ils avaient une villa avec climatisation, télévision et piscine ! Le miracle de la clim : tu arrêtes de transpirer, alléluia !

Maman est morte pendant que j'étais là-bas. Il était impensable financièrement que je prenne l'avion pour me rendre à son enterrement. Je me suis consolé en célébrant la messe à son intention : le Dieu que je tenais dans les mains était celui qui l'accueillait pour l'éternité.

Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à être heureux en Afrique. Je n'ai pu m'adapter ni physiquement, ni affectivement, ni culturellement. Je n'étais pas dans mon élément et le prier l'a bien vu. N'étant pas « à l'aise dans mes pompes », j'étais mal à l'aise avec mes frères. Je fus soulagé de rentrer en France après dix mois de Guinée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

silencieusement. C'était à Pellevoisin, j'étais totalement abattu après une dure épreuve. Un ancien toxico l'a repéré, il est venu s'asseoir, m'a passé le bras autour du cou. Il a continué à fumer sa clope, sans rien dire, mais il était là. « Heureux deux amis qui s'aiment assez pour se taire ensemble », disait Charles Péguy. Une des filles m'a confié aussi : « Vous savez, je ne peux pas toujours monter dans le camping-car, mais voir que vous êtes là me fait beaucoup de bien. »

Capotes et médailles miraculeuses

Au Bois, nombreuses sont les filles d'Amérique du Sud. De culture catholique, elles étaient surprises, et heureuses, de voir un prêtre leur proposer du café ou du thé : dans leur pays, il est rare que le ministre du culte aille servir les personnes qui vivent de la prostitution. Chacun sa place. Pourtant, très vite, des liens d'amitié se sont créés, pleins d'une affection respectueuse. Peu à peu, elles ont abandonné leur masque de fanfaronne pour se laisser voir dans leur vérité et leur vulnérabilité. Car il n'est pas facile de passer des banalités sur le temps qu'il fait – la météo est importante pour elles car elles sont exposées aux intempéries – à des aveux plus intimes. L'une d'elles m'a avoué :

— Le plus difficile, c'est le regard des autres sur nous : ceux qui viennent nous mater.

— Mais c'est ton métier...

— Oui, c'est vrai. N'empêche que c'est dur.

— Pourtant tu es toujours joyeuse !

— Mais, Père, si je fais la gueule, je n'aurai pas de clients !
Bonne claque.

Quand elles descendent du camping-car – sur lequel on a inscrit en grosses lettres la phrase de Bernadette Soubirous à Lourdes : « Elle m'a regardée comme une personne » –, on leur

propose des préservatifs et du gel. C'est l'engagement de toute association qui s'occupe des personnes en situation de prostitution. Moi, j'évite de le faire. Je leur offre des médailles de la Vierge, les médailles miraculeuses de la Rue du Bac : chacun son office. Un jour, pourtant une fille m'a demandé des capotes, par la fenêtre, et j'ai dû m'y coller. Ça n'a pas loupé : « Oh, ça fait drôle que ce soit un prêtre qui distribue ça ! », se sont exclamées les filles à l'intérieur du camion. Nous terminons toujours les tournées par un petit temps de prière avec elles : un moment précieux pour les filles comme pour les bénévoles. Et je bénis celles qui me le demandent : « Que Jésus tout-puissant te bénisse et te garde, et que Marie veille sur toi. » Une croix sur le front et deux bises. Et elles repartent dans les travées.

Désinformation

On m'attaque régulièrement sur le sujet : « L'Église est contre le préservatif ! Vous êtes des assassins. » Et je réponds, quand il est possible de répondre car la question est si passionnelle qu'elle étouffe tout dialogue, et l'idéologie du « tout capote » si tyrannique qu'elle élimine toute nuance : « L'Église n'est pas *contre* le préservatif, elle est *pour* l'amour. Or, le préservatif peut être un certain moyen de faire l'amour, pour des personnes atteintes du sida ou qui ne sont pas encore capables de maîtriser leur sexualité. Il vaut mieux utiliser un préservatif que de pourrir sa vie conjugale ou de transmettre un virus mortel. Mais cela reste un pis-aller. Dans le cas des prostituées, il s'agit d'un moyen de protection vital qui ne se discute pas. »

Un soir de réveillon, des jeunes toxicos m'ont invité chez eux. Quand je suis arrivé, après ma messe du soir, ça sentait le pétard. Ils étaient tous déjà bourrés, mais j'étais heureux de cette

invitation. Cela n'a pas raté, ils me sont tombés dessus à propos du préservatif :

— L'Église a rien compris ; les curés, vous êtes tous cons !

— Mais vous commencez à me faire chier ! ai-je explosé. C'est quoi le préservatif ? Je dois prendre ça avant ou après la messe ? Et l'amour, vous en faites quoi de l'amour ? C'est uniquement tirer un coup ?

Ils m'ont regardé avec de grands yeux. Il y a eu un moment de silence. Puis on a éclaté de rire, et on a pu parler.

— Mais pourquoi on ne nous dit pas ce que vous nous dites sur l'amour ?

— Mais parce que vous ne voulez pas l'entendre ! Qui a commencé à m'agresser quand je suis arrivé ?

Une violence implacable

Les filles, surtout les étrangères, n'osent pas quitter le métier. Les maquereaux menacent les familles restées au pays. Si elles s'échappent, elles sont traquées sans relâche. Un monde souterrain implacable. Les bénévoles d'« Aux Captifs, la libération » connaissent une fille qui s'était enfuie. Ses macs l'ont rattrapée, lui ont cassé la gueule et saisi ses papiers. Elle a disparu de nouveau. Quand ils l'ont retrouvée, ils l'ont égorgée et laissée sur le trottoir pour qu'elle serve d'exemple aux autres filles du réseau.

Dans le Bois, c'est différent. Les filles sont des hommes. Il n'y a pas de réseaux, pas de macs – des Russes ont bien essayé de placer leurs travestis, mais ils ont été virés aussitôt. Cela n'empêche que des filles se font tuer régulièrement par des clients qui les volent et les tabassent. Ou par des voyous de banlieue qui débarquent en bande et font leur razzia : puisque ce sont des prostituées, il n'y a pas de mal à les frapper et les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

créait d'ailleurs de belles amitiés car on parlait en vérité de sujets d'autant plus tabous aujourd'hui que le sexe est partout. La plupart de ces filles toxicos avaient connu une prostitution sauvage pour se procurer de la drogue. C'était une joie profonde pour elles de réaliser qu'on pouvait « réparer » une sexualité abîmée par une amitié qui allait faire renaître le don de soi et l'ouverture à la vie.

Il ne suffit pas toujours de se précipiter à la chapelle ou de faire du sport pour se « refroidir » et calmer l'éruption. Il y a des tentations ultraviolentes et d'autres qui sont de longue durée : le coup de flamme et le « à petit feu ». Parvenir à gérer ses pulsions est important car cela évite de rejeter ou d'éviter des filles qui ne vous laissent pas indifférents – et qui compliquent fort le ministère. Si elles viennent nous voir pour demander des conseils, c'est qu'elles en ont besoin ; ce serait dommage de ne pouvoir les aider à cause d'un problème qui n'est pas le leur, mais le nôtre.

Quelques moyens de décompression

Des psychologues et des sexologues interviennent aujourd'hui dans la formation des prêtres : c'est positif. Le travail intellectuel aide également. L'accompagnement d'un père spirituel me paraît indispensable. L'amitié et l'affection des laïcs est précieuse. Je réalise, grâce à leurs confidences, que la chasteté est exigeante pour tout le monde : nous avons de très beaux et libres échanges sur ces questions.

J'insiste personnellement sur la confession régulière et la récitation du chapelet : deux « armes » spéciales contre les tentations dites « de chair » (et pas que celles-là). Jeune, j'avais d'énormes problèmes de masturbation qui m'entraînaient dans une culpabilisation insupportable. Un confesseur m'avait aidé à

faire la lumière : voir où il y a faute et où il n'y a pas faute. À un journaliste de *Famille chrétienne* qui lui demandait : « Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ? », le père Marie-Dominique Philippe avait répondu : « Celles de la faiblesse. Les fautes dues à cette fragilité affective, qui éclatent aujourd'hui, et qui sont une forme d'amour mal vécu. Ce sont les fautes qui appellent le plus le pardon, la miséricorde. Cette fragilité est la conséquence d'un stoïcisme répandu, notamment dans l'Église, qui a ramené l'amour à une maîtrise volontariste du corps et à la recherche des vertus pour elles-mêmes. Ce perfectionnisme impossible a conduit à la faillite actuelle. On doit reprendre toute l'éthique sous la lumière de l'amour d'amitié. »

On ne peut renoncer à un bien que pour un bien supérieur : la chasteté se nourrit de l'oraison, qui est la contemplation de Celui à qui l'on offre son corps et qui nous donne le sien, le Christ. Saint Thomas d'Aquin affirme que la virginité ne peut être vécue que par la contemplation. « Or, la contemplation, c'est recevoir la parole de Dieu dans une foi vivante, aimante, soutenait le père Marie-Do ; c'est vivre de la parole de Dieu de telle sorte qu'elle prenne possession de notre âme, de notre volonté, attire tous nos désirs humains et les transforme. »

Une nana, vite !

Avant d'être ordonné prêtre, j'étais parti faire une retraite en ermitage avec quelques frères. Le père qui nous accompagnait nous raconta qu'un frère de sa communauté était très tenté dans sa chair, que le combat était permanent et que la situation devenait insupportable. N'en pouvant plus, il est allé voir son supérieur et lui a lâché : « Est-ce que je peux aller voir une nana, comme ça au moins on n'en parlera plus ? » Le père abbé l'a écouté, lui a conseillé de tenir bon encore un peu, et de revenir

le voir la semaine suivante. Ce qu'a fait le jeune frère. Puis la semaine suivante, puis la suivante. Au bout de plusieurs rencontres, le pauvre a craqué : « Une nana, je veux une nana ! » Le prieur a sorti son portefeuille et lui a tendu une liasse. Quand le frère s'est retrouvé avec l'argent dans les mains, il s'est écrié : « Mais non, je ne peux pas faire ça, je ne veux pas y aller ! » Ça lui a remis tout de suite les idées en place. Il fallait du concret pour le sortir de ses fantasmes. Il ne sert à rien de refouler ses appétits naturels car ils ressortent à la puissance dix. Quelle joie et quel soulagement de pouvoir en parler avec un sage. Le Livre des Proverbes dit : « Quand tu as trouvé un sage, ne crains d'user le seuil de sa maison. »

« La vérité vous rendra libres », assure le Christ. J'ai vécu une libération le jour où le médecin m'a dit que mon corps n'avait pas oublié le viol de mon enfance, quoique ma tête et mon cœur aient pardonné. J'ai compris que mon corps avait une mémoire et une dignité, alors que je le rejetais inconsciemment.

Gare aux idéologies

Refuser d'avoir des relations sexuelles, ce n'est pas se condamner à être malheureux. Si la sexualité assurait seule le bonheur, cela se saurait. Combien de couples la pratiquent en tous sens, en tous genres, et finissent par divorcer ! L'ennemi, selon moi, c'est l'idéologie : une idée – qui peut être juste, d'ailleurs – érigée en principe totalitaire. Il y a une idéologie de l'homosexualité, de la chasteté, de la capote, etc. Ce sont d'invisibles prisons. La vraie question, c'est : « Qu'est-ce que le bonheur ? » C'est la question prioritaire des jeunes qu'on enferme dans des discours sanitaires, avec un seul mot d'ordre : « Fric, sexe, capote. » À nous de leur dire que le bonheur se construit, et que les exigences et les difficultés n'empêchent pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

longiligne Laotienne, intérieure et silencieuse, aux gestes gracieux – s’approche de la gigantesque statue de fonte dorée. Ses sandalettes glissent sur les galets ronds. Elle tend sa main aux ongles vernis vers celle du condamné, la saisit et console Jésus d’un intense regard. Si elle pouvait, elle irait lui essuyer le visage de ses immenses cheveux noirs. « Je comprends ce que Jésus a souffert : moi aussi les flics m’ont tabassée, déshabillée, humiliée, commente Marylin, petite blonde tonique. Sauf que lui n’a rien fait... » Je leur explique que si les gens du Bois les matent ou les jugent, Marie ne les juge pas : « Elle connaît vos cœurs. »

Compassion pour le Supplicié

Ce chemin de croix de Dieu, c’est un peu le leur. Les pèlerines s’arrachent à chaque station à regret comme si elles ne voulaient pas abandonner le Supplicié. Telles des sœurs de Véronique, elles se haussent sur leurs escarpins pour caresser le visage meurtri. « J’ai toujours un crucifix dans la poche, me confie Laura, immense femme ébène qui, elle, est sortie de la prostitution et accompagne régulièrement ses copines. Une vraie croix avec le Christ dessus pour que je puisse le toucher, en me disant : “Il a fait ça pour moi, il est allé jusque-là pour moi.” » Plusieurs filles s’épongent les yeux à la onzième station, celle de la crucifixion.

J’aime réciter le psaume 88 dans l’essoufflement de l’ascension : « Malheureux et souffrant depuis l’enfance, tu m’as porté des coups terribles, je suis à bout [...]. Tu as éloigné de moi ceux qui me connaissent, tu as su faire qu’ils me regardent en horreur [...] car je me vois rassasié d’épreuves et mon âme est bien prête à rejoindre les morts... » Quelle actualité ont ces textes millénaires !

C'est Laura, cette année, qui médite le chapelet entre les stations. « Marie sait ce que veut dire souffrir, devoir fuir son pays, être exclue, vivre dans un contexte de violence, dit-elle à haute voix devant ses sœurs. Je n'ai jamais pu me confier à ma mère ; à Marie, je dis tout. C'est une maman, une grande sœur, une confidente. Elle nous conduit à Dieu que nous n'osons pas toujours approcher. Elle est forte et faible à la fois. Comme nous. Devant elle, je peux rester naturelle. »

Pourquoi les prostituées nous précéderont dans le Royaume

Les prostituées et les publicains nous précéderont-ils dans le royaume des cieux parce qu'ils auront plus ardemment désiré le salut et embrassé la Croix qui en est la clé ? « Il ne faut pas oublier que le premier élu a été un bandit exécuté comme tel et que les bien-portants, ou ceux qui se jugent comme tels, se sont vus traiter de sépulcres blanchis et autres. Qu'est-ce à dire ? Qu'il faut être un criminel pour être élu ? Nullement ! Seulement, ce même paria qui a péché, bien souvent sans avoir toute la responsabilité de ses actes, trouvera dans le repentir et la souffrance, et surtout la connaissance de sa misère, un chemin plus direct pour aller au cœur de Jésus. » Mgr Daucourt aurait pu prononcer ses mots, mais il s'agit en fait de Jacques Fesch, assassin d'un policier, condamné à mort après un braquage qui a mal tourné, qui sera guillotiné à la prison de la Santé le 1^{er} octobre 1957.

« Ce n'est pas parce qu'on est prostitué qu'on entre dans le royaume de Dieu ! précise Mgr Gérard Daucourt, lors d'une catéchèse. Mais les publicains et les prostituées ont écouté Jean-Baptiste et ont reconnu le Messie, au contraire de certains auditeurs de Jésus qui pratiquaient leur religion mais ne se convertissaient pas. On va avoir des surprises à l'heure du

Jugement ! Je dois souvent rappeler que si la prière, la messe et une réelle générosité de dons aux œuvres ne conduisent pas à l'expérience de la rencontre avec les plus pauvres, il manque quelque chose dans une authentique vie chrétienne. »

Un évêque au milieu de son peuple

Les filles se sentent tout de suite à l'aise avec Mgr Daucourt. Sa présence les honore. Et lui-même ne cache pas son honneur et son bonheur d'être ainsi accueilli. « Je viens d'abord ici pour une raison très égoïste : recevoir, confie-t-il. Il y a chez ces personnes une telle fraîcheur d'Évangile dans nombre de leurs attitudes – amitié, solidarité, écoute, sincérité, confession sans masque – et une telle ouverture religieuse que cela me ressource ! De plus, le contact est très simple, et cela me fait du bien : nous sommes souvent compliqués dans nos relations sociales et ecclésiales, n'est-ce pas ? La seconde raison de ma présence, c'est que je constate, lorsque j'ouvre l'Évangile, que le Christ est d'abord allé vers les pauvres et les pécheurs. Enfin, ma troisième raison : ces personnes sont faibles. Je lis dans la première épître aux Corinthiens : “Les parties du corps qui paraissent les plus faibles [une autre traduction précise : les plus délicates] sont indispensables.” Elles sont indispensables au Corps du Christ car il n'y a pas que misère et péché en ces personnes. Il y a aussi des réalités de foi, d'espérance et de charité. De plus, leur situation compliquée et douloureuse nous appelle à les aimer pour qu'elles ne désespèrent pas et accueillent mieux le message de Jésus¹. »

Les filles aiment se faire photographier avec l'évêque devant la Grotte pour envoyer ensuite, toutes fières, le cliché à leur famille. Si elles ont une spontanéité émouvante avec lui, jusqu'à la crudité parfois, Mgr Daucourt les marque par son charisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le sexe omniprésent

J'en ai bavé au début. Qu'ils soient chrétiens, musulmans, athées, rien du tout, les gars me provoquaient, me « cherchaient » et voulaient me « trouver ». Je me souviens d'une cellule de trois garçons – d'habitude ils sont deux, mais les surveillants les autorisent parfois à se retrouver à trois pour jouer aux cartes ou papoter. J'ai toqué et je suis entré : ils étaient en train de parler de femmes, de sexe, de coups à tirer, etc. L'un d'eux m'a demandé tout à trac : « Vous ne vous masturbez jamais, vous ? » Je ne m'attendais pas à cela. Pas du tout à cela ! J'ai sorti une phrase d'esquive : « Écoute, si on te demande, tu dis que tu ne sais pas. » Et je les ai quittés en leur promettant qu'on en parlerait le lendemain. Je suis donc revenu le jour suivant avec un livret imagé, très accessible, rédigé par l'un de mes frères religieux : *Pour réussir ta vie sentimentale et sexuelle*². Tout un programme – pas le plus facile à réaliser. Cela nous a permis d'avoir une discussion franche et profonde sur ce sujet qui les travaille jusqu'à l'obsession. Il n'est pas facile pour eux de trouver des adultes pour en parler. J'ai essayé de leur expliquer que les filles ne vivaient pas la relation sexuelle comme les hommes – qui pensent surtout à « tirer un coup », dormir ensuite, pour commencer, après, à communiquer si affinité. Pour les filles, c'est autre chose : tu papotes d'abord ; tu te sens une complicité avec l'autre ; tu deviens un peu, beaucoup amoureuse – et c'est à ce stade-là que le corps peut commencer à désirer le corps de l'autre. « La plupart des filles font l'amour où et quand le mec leur dit de le faire, mais c'est contraint et forcé, par peur de ne pas être aimées si elles refusent », ai-je essayé de leur dire. Étaient-ils gênés ? Ils zappaient déjà sur un autre sujet... « Elles s'y plient peut-être, ai-je continué, mais elles ne le vivent pas de la même manière, et le “crac-crac” vite fait, mal fait, les frustre. »

Nous avons abordé ensuite le sujet de la masturbation. Il n'est pas aisé d'expliquer à des jeunes sevrés de rencontres et gavés d'images pornos qu'elle peut devenir un esclavage qui entrave l'épanouissement personnel par l'obsession sexuelle. Car c'est une compensation facile au manque affectif et à la solitude. Mais cette évasion cache souvent une blessure secrète, délicate à identifier.

Je suis sorti de la cellule satisfait de l'échange, leur laissant le livre que j'avais apporté. Le sujet n'est jamais revenu sur le tapis lors des visites suivantes. Mais ils m'ont longuement questionné sur « l'amour qui dure toujours ». Pour eux, c'est impossible. Là, le témoignage des visiteurs laïques mariés est alors essentiel.

Explications avec l'islam

Souvent les jeunes musulmans que je rencontre dans les couloirs ou dans leurs cellules me « recrachent », avec un peu d'agressivité, les préjugés ou lieux communs qu'ils ont entendus sur les chrétiens : « Vous adorez plusieurs dieux », « Vous prétendez que le Christ est Dieu – mensonge ! », « Votre Bible est une contrefaçon, corrigée à plusieurs reprises », etc. J'en entends des vertes et des pas mûres. J'écoute, j'encaisse, puis j'essaie de répondre par quelques points très basiques : « Le christianisme n'est pas l'islam ; l'islam n'est pas le christianisme. Les musulmans ont un livre qui s'appelle le Coran et qu'ils attribuent au prophète Mahomet ; les chrétiens ont la Bible qui est pour eux Parole de Dieu. Tu n'es pas d'accord, je le sais. Mais il est important que tu apprennes à écouter les chrétiens, comme moi j'apprends à écouter les musulmans. Vous ne croyez pas, parce que ça ne fait pas partie de votre livre, que Dieu est Père, Fils et Esprit saint, comme le croient les chrétiens, ou que Jésus est le Fils de Dieu. Et de mon

côté, j'ai du mal à croire que ton Dieu à toi n'est pas Père, qu'il t'a créé et que tu ne peux avoir aucun contact avec lui. Pour moi c'est impossible d'accepter ça parce que je vis une relation personnelle avec Dieu qui est le cœur et le sens de ma vie. Le christianisme n'est pas la religion d'un livre – même s'il se nourrit du Livre –, il est une religion de la rencontre avec Quelqu'un de vivant et qui est Amour. » Certains écoutent. Parfois.

J'ai croisé, un jour, un jeune beur assis sur la marche d'un immeuble, près de ma paroisse de Boulogne. Il me semblait l'avoir déjà aperçu à la maison d'arrêt de Nanterre. Il m'a dit, un peu agressif :

— Vous êtes chrétien, n'est-ce pas ? Et si quand vous mourrez, vous vous rendez compte que vous vous êtes trompé et que le vrai Dieu, c'est celui de Mahomet, quelle gueule vous allez faire ?

Oh ! la bonne question. Là encore, interrogation express. Or je ne peux pas lui dire que je vais revenir demain !

— C'est vachement important ce que tu me dis. Cela me donne envie de te retourner la proposition ! Toi, le jour où tu iras là-haut, si tu te rends compte que tu t'es trompé et que ce n'est pas le Dieu de Mahomet qui t'attend mais le Dieu des chrétiens, quelle tête tu feras ?

— ...

J'ai attendu un peu, et j'ai ajouté :

— C'est une voie sans issue, ton truc. Tu crois en Dieu et je crois en Dieu. L'essentiel, c'est de se demander qui il est. Et s'il m'aime, apprendre à l'honorer – et constater que les musulmans l'adorent d'une certaine manière, et les chrétiens d'une autre.

Des jeunes cassés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paix ! » Il m'a foutu une sacrée trouille. Je suis sorti, ça ne servait à rien d'insister. En moyenne, je reste un quart d'heure à une demi-heure dans une cellule : un maximum car les garçons sont nombreux à souffrir de la solitude et du besoin de parler. Cela ne veut pas dire que l'on aura de grandes discussions. Parfois, il faut juste être là, disponible, pour écouter.

La tentation du porno

Nombreuses sont les cellules décorées avec des affiches de femmes nues ou provocantes. Je dis toujours :

— Ah, c'est ta femme ? Elle est mignonne !

— Non, non, c'est pas ma femme, répond le gars.

— Oui, c'est vrai que ta femme, tu ne la mettrais pas comme ça...

On rigole et on passe à autre chose. J'espère que cela les fait réfléchir. Il faut avouer que la situation est presque intenable : non seulement ils gardent tout leur appétit sexuel mais celui-ci est démultiplié par les images et les films pornos. La masturbation paraît bénigne quand se posent des problèmes de viols et de relations homosexuelles. Sur ce point, c'est l'omerta, la loi du silence.

J'ai appris des surveillants qu'il n'y a pas de soirée plus calme dans l'établissement que lorsque Canal+ diffuse son film porno, un samedi par mois. Je trouve aberrant et irresponsable qu'on autorise des hommes – dont 30 à 40 % sont détenus pour des délits sexuels – à acheter des revues pornos, à regarder des films de cul et à afficher des femmes nues et lascives dans leur cellule. « La mort peut entrer dans les âmes à travers la fenêtre des yeux », disait le pape Pie XII à des journalistes. Et cette mort de l'âme, je la lis dans tant d'yeux tristes et éteints !

Souvent impuissant

Les visites se suivent et ne se ressemblent pas. Une fois, dans une cellule, j'ai surpris quatre Africains qui étaient en train de lire la Bible ensemble. « Ah, Père, vous arrivez bien. On a des questions à vous poser. » Je suis resté un quart d'heure et c'était un partage magnifique.

Dans une autre cellule, j'ai sympathisé avec un musulman qui m'a sollicité. Un grand type, mal rasé, mal habillé, qui se laissait aller. Il m'a dit qu'il habitait à Neuilly-sur-Seine, qu'il avait fait des études universitaires et monté une boîte de vente de produits chimiques dans le domaine de l'agriculture qui marchait très bien. Ce parcours était apparemment sans fautes :

— C'est pour ça que t'es là ?

— Non, c'est parce que j'ai divorcé de ma femme, répond-il. Au début, on était très amoureux. Tous les papiers étaient signés à son nom. Lorsqu'on a divorcé, elle a tout pris. Je lui ai dit : « Laisse-moi au moins une des maisons ! » Quand elle m'a répondu que je n'aurais rien, je lui ai foutu une paire de claques. C'est pour ça que je suis en prison.

J'ai failli dire : « Ça a dû être une sacrée paire de claques », mais je me suis tu. Il a continué à parler de ses enfants, puis m'a demandé de l'aider à gagner sa liberté conditionnelle. Pour cela, il fallait qu'il trouve un travail et un logement. Naturellement, je ne pouvais pas grand-chose pour lui. Je l'ai réorienté vers les services compétents de la prison. En sachant pertinemment, hélas, que ce personnel est débordé et dépassé par le nombre de dossiers et de personnes à assister...

Parloir blanc et mitard noir

Quand un gars sort d'un parloir blanc – il est allé au parloir

mais personne n'est venu, ce qui arrive fréquemment : la famille a loupé le train et se présente en retard à l'entrée, ou sa copine l'a laissé tomber, etc. –, il vaut mieux ne pas trop le chatouiller. Dans les prisons, après condamnation, le détenu peut téléphoner pour savoir ce qui s'est passé ; pas dans une maison d'arrêt où les portables sont confisqués et où les visiteurs – aumôniers compris – ont l'obligation de laisser leur téléphone dans un casier à l'accueil. Tant que le jugement n'est pas prononcé, le détenu n'a pas le droit aux contacts extérieurs, excepté le temps du parloir.

Une fois, un surveillant a été un peu rude avec un gars qui sortait d'un parloir blanc ; l'autre s'est énervé et s'est retrouvé plaqué au sol avec cinq gardiens sur le dos. Ils voulaient l'envoyer au mitard, c'est-à-dire au QD (quartier disciplinaire) pour acte de violence contre le personnel. Je connaissais un peu le garçon, il n'était pas méchant, juste horriblement déçu. Je suis allé plaider sa cause auprès du directeur : « Ne le mettez pas au mitard, ce sera encore pire. Je vais lui parler. Il regrette. » Le cachot, c'est une cellule grillagée. On est enfermé seul (comme au QI) plusieurs jours ou plusieurs semaines, selon l'infraction à purger. La fenêtre est un vasistas. Pas de bouquins, pas de radio, pas de télé. Un lit fixé au sol, une table, une chaise en plastique et, dans le coin, un WC en aluminium avec un évier. Quand il y a de la violence dans les couloirs, les surveillants me recommandent de ne pas aller voir ce qu'il se passe, mais je ne suis pas leur conseil : la présence des aumôniers peut calmer le jeu et éviter aux garçons d'aller au mitard. Un garçon s'est suicidé parce qu'il n'a pas supporté la solitude glacée de ce trou à rats.

La peur tord-boyaux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toi en croix, tu crois en moi

Prends pitié de moi, serviteur inutile dont tu consens à te servir parfois. Tu connais ma misère, mes combats, mes tribulations ; les blessures de mon âme, les faiblesses de mon corps ; tu sais la lâcheté de mes péchés, la nullité de mes défaillances ; tu vois d'où je viens, par quels sentiers et quels escarpements tu m'as attiré vers toi. Je suis comme la femme adultère que tu regardes et que tu relèves. Je rends grâce pour ton Cœur de miséricorde qui a ramassé la crotte de ma misère et la consume de ses flammes oublieuses. Tu m'as tendu la main à travers les épreuves. Tu m'as permis de rencontrer des témoins de ton amour qui m'ont regardé comme une personne. Merci pour Jean Vanier, Marie-Hélène Mathieu et tant d'autres. Alors que j'allais sombrer dans le désespoir et la délinquance, la rencontre d'un laïc chrétien, Fernand, puis celle d'un prêtre saint, Marie-Dominique Philippe, ont changé la direction de la girouette de ma vie. Elles l'ont orientée, lentement, délicatement, sans la forcer ni la violer, vers le Nord, le vrai : celui de l'amour d'un Dieu sur lequel je crachais jusqu'alors. Toi en croix, qui crois en moi.

Annoncer ta bonne nouvelle à ceux qui n'en ont que des mauvaises

Seigneur, tu m'as aimé tel que j'étais. Cette découverte a mué ma boue en or. Ces plaies, ces bosses, ces blessures ont été transfigurées par la puissance de ta grâce pour devenir le combustible de ma mission : annoncer la bonne nouvelle de ton amour à ceux qui n'ont que des mauvaises nouvelles. Désormais, à travers toute ma vie, tu me dis : « Donne-moi ton cœur et confie-moi le leur. » J'essaie, Seigneur, de tout mon cœur.

Prends pitié des filles, mon Dieu, et de leurs clients – ces rapaces, ces vicieux, ces mâles en chaleur, ces hommes tout simplement, eux aussi perdus et en recherche désespérée d'amour. Prends pitié de tous les incarcérés, qu'ils croient ou non en ton Nom. Prends pitié des toxicos, détenus en eux-mêmes par la prison de leur poison. Prends pitié de mes paroissiens et de mes frères religieux, que je ne cesse d'insupporter par mes libertés de franc-tireur. Prends pitié de nous tous, pauvres pécheurs, prisonniers de nos passions.

Pitié pour tous les enfants perdus, battus, violés. Console-les, conforte-les, comme tu l'as fait pour moi. Merci.

Pitié pour mes parents. Pour mes frères Gérard et Patrick, ma sœur Chantal, ma demi-sœur Christelle – on a du mal à s'aimer et à se dire qu'on s'aime malgré tout. Pitié pour ceux qui m'ont blessé parce qu'ils étaient eux-mêmes blessés. Pitié parce que nous le sommes tous, blessés, depuis les origines. C'est pour cela que tu as envoyé ton Fils bien-aimé nous sauver, sois-en remercié.

Merci pour ton Église, si souvent mal aimée et rejetée sans être connue en vérité : elle ne peut vivre que de toi pour te suivre jusqu'à la Croix, signe ultime de ton amour pour chacun et pour tous.

Merci pour ta Mère. Tu nous l'as donnée pour nous manifester ta tendresse, afin qu'elle nous conduise jusqu'à toi.

C'est pourquoi je te bénis, Dieu de tendresse et de pitié, maintenant et à jamais.

Ainsi soit-il.

Table

Introduction

1. Expulsion et pension
2. Le tapin de La Garenne
3. En prison de correction
4. Seul avec le père-verre
5. Mai 68 en boîte de nuit
6. Le catho de chez Peugeot
7. Conversion de velours
8. La retraite réussie
9. Le grand appel
10. Apprenti curé
11. Naissance d'une communauté
12. Pas à pas, premiers apostolats
13. Parachuté chez les toxicos

14. Les galériens de Pellevoisin
15. Corvée de Guinée
16. Bienvenue au Club Cyrillus
17. Mes émois du bois, mes amies de la nuit
18. Le chemin de croix des travestis
19. En prison, un quart serré
20. Prière du soir, espoir